

Claude Chambard
Young Appolo

Publié aux éditions de la Cabane, ce texte au titre énigmatique, très court, semble à l'opposé du précédent. Claude Chambard y fait entendre une voix différente, et pourtant, là aussi, il s'agit de livres, de mort... d'amour aussi, celui que Claude Chambard éprouve pour un auteur que nous vénérons tous deux (et nous sommes loin d'être les seuls) : Walter Benjamin, ce philosophe dont la pensée embrasse tous les domaines mais s'inscrit dans l'idée du seuil, du passage, et dont l'existence individuelle se fond dans le drame universel.

Ce texte profond et poétique fait subtilement renaître le fantôme de l'auteur disparu à Port-Bou, dans sa chambre de l'hôtel Francia. Une silhouette d'abord, observée de loin semble-t-il, mais dont on pénètre la conscience habitée par l'incertitude, l'effacement d'un passé que de toute façon il ne pourra jamais retrouver. Ce personnage discret appartient à notre monde, mais demeure presque invisible. Sa vie est vouée à l'écriture et aux livres, «locataire» de la bibliothèque dont il s'efforce de lire tous les ouvrages même si cette tâche est vouée à l'échec. Cette existence dans les mots est un devoir, une nécessité à laquelle il ne peut échapper.

Il a l'air de chercher un mot, puis le suivant. Comme s'il devait
comblé un immense vide de langue. Une sorte d'angoisse.
C'est un sacré travail, dur & ingrat.
Il faut trouver l'impulsion, instinctivement, ça ne s'apprend pas.
Chaque jour, il faut avoir la volonté de trouver un mot, puis le suivant.
Par le courage, une nécessité vitale.
Ça ne s'explique pas.
Le travail ne s'explique pas, jamais.
Il faut juste montrer.
C'est de l'ignorance. Il ne faut pas avoir de complexe. L'ignorance est
une bénédiction. On demeure vivant, spontané & sincère.

Peu à peu, le texte nous conduit dans la conscience de Walter Benjamin – ou de cet homme qui lit et écrit – et le «il» cède au «je»; ce moment coïncide avec le moment de la révélation pour le lecteur. La silhouette s'incarne au moment où la mort s'approche, dans une série de notations brèves, bribes qui construisent un être dans lequel chaque lecteur peut éprouver l'humanité, dans cette attente qui fait fuir les mots :

Je n'ai plus de force dans les mains
Les mots se dérobent, ils ne comprennent pas qu'ils sont le récit sans
moi.

Les mots survivent «sans moi», c'est pourquoi l'écrivain et le lecteur peuvent avoir la certitude d'avoir déjà croisé cette ombre vivante, en lequel, un instant, va se fondre l'auteur... Finalement, si l'approche de la mort a éloigné les mots, ceux-ci sont la survie d'un homme, d'une pensée éclatante née dans la discrétion, et qui, aujourd'hui, nous hante toujours et nous fait vivre.

Ainsi, à travers ces trois textes très différents, se dessine une œuvre riche reflétant les préoccupations d'un auteur à la recherche de lui-même mais aussi tourné vers les autres. Sa générosité le place au cœur de l'humanité, à la croisée des chemins, écrivant, lisant, diffusant ses réflexions et relayant celles qui lui sont chères. Une vie dans les livres, dans les phrases, dans les mots, dans la quête d'un rythme, d'une sonorité qui rendra à la pensée toute sa puissance. La multiplicité des thèmes ne peut masquer une lancinante préoccupation : comment, au-delà de la fatalité, les mots peuvent-ils à la fois nous lier et nous faire (sur)vivre? Les textes de Claude

Chambard s'adressent directement à chacun d'entre nous : les figures de l'auteur et du lecteur y sont imbriquées à tel point que nous pouvons tous, qui que nous soyons, nous y reconnaître un peu, et nous abandonner à cette réflexion profonde et essentielle sur la place de la littérature dans notre existence.

Anne Françoise Kavauvéa
De seuil en seuil,
janvier 2011.